

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Quotidienne. Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS \$12.00 \$8.00 \$5.00 \$1.00. POUR L'ETRANGER \$15.15 \$9.75 \$6.75 \$1.30. Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire. Un An 6 Mois 4 Mois 3 Mois. POUR LES ETATS-UNIS \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75. POUR L'ETRANGER \$4.00 \$2.00 \$1.35 \$1.05. Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOCIS. SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1872. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 16 MAI 1907. 80ème Année

Le Baptême du Feu.

Parmi les questions qui intéressent l'avenir de notre race, une des plus angoissantes est de savoir comment se comporteront nos troupes au début d'une nouvelle guerre franco-allemande.

Si forts que soient les dissolvants qui, depuis quelques années, agissent sur la valeur des troupes, la richesse du sang français permet d'espérer qu'en cas de conflit avec l'Allemagne on verrait se produire chez nous un élan de patriotisme capable de rendre à l'armée sa vigueur d'autan.

Admettons que, la guerre survenant, nos soldats du service courant possèdent une grande fermeté d'âme, — on ne peut espérer de leur part une solidité au feu comparable à celle dont leurs pères ont donné tant de preuves à Frœschwiller et à Gravelotte.

Il faudra donc conduire nos jeunes troupes avec prudence et discernement lorsqu'elles se produiront pour elles les premiers engagements, car, même avec le soldat du service à long terme que nous avions au mois d'août 1870, il n'était pas indifférent d'entamer le combat d'une façon quelconque.

Le néo-combattant, quel qu'il soit, présente une psychologie très différente suivant que la troupe dont il fait partie commence la lutte avec précaution, ou bien, par surprise. Dans le premier cas, le soldat conserve son sang froid et s'aguerit très vite, tandis que dans le second, il perd la tête et se remet qu'à la longue de son émotion première.

Le récit qu'on va lire et qui est emprunté à nos souvenirs personnels de la bataille de Frœschwiller met en relief trois points importants.

L'agresseur des futurs combattants au premier coup de canon : Le calme qui règne dans une troupe s'engageant progressivement contre un ennemi peu nombreux et encore éloigné.

L'effacement du soldat mis brusquement en présence d'un adversaire menaçant.

Nous sommes au 6 août 1870, à la pointe du jour.

A la suite de l'échec subi le 4 par la division Douay près de Wissembourg, le maréchal de Mac-Mahon a déployé ses troupes, face à l'est, sur les hauteurs de la rive droite de la Sauer.

A quelques centaines de mètres de notre position, dans le fond de la vallée, se dresse le gros bourg de Worth, et sur la crête en face, à 3,500 mètres environ, se profile le village de Diellensbach.

On vient nous dire, vers six heures, que la journée sera consacrée au repos.

A sept heures, un coup de canon parti des abords de Diellensbach est pour nous comme le signal du branle-bas de combat. Nous laissons nos marmites sur le feu, ce qui fait dire à un officier : "Voilà une soupe que beaucoup ne mangeront pas." On rompt les faisceaux et l'on se forme en bataille, le 1er bataillon en arrière des deux autres placés sur la même ligne, le 3me bataillon tenant la droite.

La batterie prussienne qui a ouvert le feu lance tout d'abord ses obus sur Worth, puis elle prend pour objectif nos deux batteries divisionnaires établies à l'est de Frœschwiller, derrière nous et un peu sur notre droite.

A ce moment, vers sept heures un quart, nous voyons descendre de Diellensbach sur Worth un bataillon prussien en colonne massive.

— Que fait donc notre artillerie ? s'écrie un jeune capitaine d'état-major arrivant sur ces entretrefaites. Quelle belle occasion de taper dans le tas !

Le feu de l'artillerie prussienne cesse un peu après sept heures et demie, alors que la masse d'infanterie (2e bataillon du 37e) venue de Diellensbach a pénétré dans Worth et borde sa lisière occidentale avec deux pelotons.

Depuis sept heures un quart le 1er bataillon du 48e, en bataille sur deux rangs, est couché, face à l'est, la gauche près du bois de Frœschwiller. Le silence des obus prussiens et surtout le vacarme qu'ils font en éclatant à faible distance en arrière dans les batteries de la 3e division impressionnent nos hom-

mes. Plus de 1200, l'anxiété se lit sur les figures devenues pâles ; ceux auxquels on offre du tabac s'excusent en disant qu'ils n'ont nulle envie de fumer, tous ont les yeux fixés sur les officiers, lesquels se tiennent par petits groupes et debout, en avant du front, quelques-uns s'efforçant de plaisanter, d'autres faisant les cent pas en fumant la cigarette ou le pipe, un petit nombre impossibles comme si le danger n'existait pas.

C'est dans un pareil moment que l'officier comprend la grandeur de son rôle et ressent une juste fierté en constatant de quelle hauteur il domine sa troupe, composée pourtant d'hommes habitués à l'idée de combattre.

Pendant que notre bataillon reste ainsi en réserve, sur le plateau de Frœschwiller, les 2e et 3e bataillons du régiment ont déployé chacun deux compagnies en tirailleurs et soutiens.

Du point où nous sommes on voit distinctement les tirailleurs du 3e bataillon s'avancer sur les pentes plantées de vignes qui descendent du plateau dans la vallée.

La tête et le buste des hommes sont seuls visibles, le reste du corps étant caché par les vignes.

A un moment donné, les tirailleurs s'arrêtent et s'agenouillent en ne laissant paraître que leur képi, et aussitôt commence un feu à volonté très modéré, comme dans un tir de polygone.

Cet engagement calme et ordonné est dû à ce que nos tirailleurs ont en face d'eux un ennemi peu nombreux, dont les balles se montrent peu redoutables.

Voilà bien le type d'engagement qu'il convient de chercher pour des troupes qui vont au feu pour la première fois.

La vue des premiers blessés des 2e et 3e bataillons arrivant au poste de secours installé par notre excellent médecin-major, le docteur Vallois, à l'abri de la corne sud-est du bois de Frœschwiller fait une vive impression sur les hommes du 1er bataillon, encore en réserve et couchés.

Vers huit heures et demie on distingue sur ces hauteurs de la rive gauche, au-dessous de Diellensbach, un mouvement de chevaux et de voitures très considérable ; puis tout s'arrête, et quelques minutes plus tard éclate une canonnade formidable dont les projectiles labourent le sol de tous côtés en arrière de nous : c'est l'artillerie du Ve corps prussien qui entre en action contre notre artillerie.

La batterie de mitrailleuses de la 3e division, établie depuis la veille au soir devant la corne sud-est du bois de Frœschwiller, devient aussitôt l'objectif d'un grand nombre de canons prussiens, et son capitaine se voit contraint de changer son emplacement pour un autre abrité dans le valon entre les bois de Lengensouzbach et de Frœschwiller.

Aux environs de neuf heures, apparaît à la gauche de notre bataillon un officier supérieur de turcos, criant et gesticulant pour avoir du renfort. Il s'adresse à notre chef de bataillon et en reçoit cette réponse :

— Je n'ai d'ordres à recevoir que de mes chefs.

Le lieutenant-colonel Colonnieu, car c'était lui, s'adresse alors au général Lefebvre, notre brigadier, dont dépend aussi le 2e régiment de tirailleurs, et obtient de cet officier général d'emmener deux compagnies de notre bataillon à l'appui des turcos engagés à la lisière nord du bois de Frœschwiller, contre un ennemi nombreux.

Les 1re et 2me compagnies formant, par inversion, la gauche du 1er bataillon du 48e sont désignées.

Elles font aussitôt par le flanc gauche, sans doubler, et conduites par leurs lieutenants qui ont pris la tête, elles se mettent en marche vers le bois.

Le lieutenant-colonel Colonnieu se met en devoir de montrer le chemin à notre compagnie et, dans ce but, se place à côté de nous ; mais, blessé d'une balle dans la cuisse, il boite bas et

avance péniblement. Son excitation qu'il a prise sur la ligne des tirailleurs détonne parmi des gens comme nous, encore très calmes : c'est ainsi que ce brave lieutenant-colonel s'élève en imprécations contre le chasseur, "un sale fusil, dit-il, qui rate à presque tous les coups et dont l'aiguille se brise pour un rien".

Enfin nous le dépassons et il disparaît à nos yeux.

Une fois sous bois, à la 2e compagnie, nous suivons en file indienne une piste débouchant qui se dirige vers le nord.

A notre gauche, la 1re compagnie parcourt une piste parallèle et les hommes des deux compagnies s'aperçoivent confusément à travers le bois.

Après quelques centaines de mètres parcourus, part de derrière nous le cri : "Tiens, voilà un Prussien !"

C'est en effet un Prussien, bien casqué mais sans sac, suivi d'un autre, puis d'un troisième — des patrouilleurs, — que l'on voit s'arrêter, comme médusés, au milieu de l'intervalle d'une centaine de mètres qui sépare nos deux compagnies en colonne par un.

Que quelques coups de feu éclatent, et aussitôt des voix s'élevèrent : — Ne les tuez pas ! ne les tuez pas !

Toujours marchant en file indienne, notre compagnie, dont nous tenons la tête, va atteindre la lisière nord du bois qu'occupent des turcos largement espacés et tirant à toute vitesse, quand le clairon de la compagnie nous rejoint, disant que le capitaine gravement blessé nous passe le commandement.

Rien à ce moment n'indique que l'ennemi, parvenu à quelques centaines au nord du bois, dirige sur sa lisière un feu violent, car le bruit de la fusillade exécutée par les turcos domine tout.

Nous commandons : — A droite, en ligne !

Le déploiement commence, mais, à peine dix ou quinze de nos hommes sont-ils parvenus à la lisière qu'éclate un déchirement strident et insolite qui est causé par notre batterie de mitrailleuses envoyant une salve en quelque sorte sous notre nez.

Surpris et pleins d'épouvante, nos hommes se mettent alors à tirer comme des fous. Ils sont sur trois, sur quatre, peut-être même sur cinq rangs grossièrement étalés, grâce à la pente descendante du terrain. Les tireurs du premier rang ont pris la position couchée, à la lisière même, et les autres sont à genoux ou bien debout appuyés à des arbres ; mais comme tous tiennent sans viser, au milieu d'une fumée épaisse, les hommes des premiers rangs risquent beaucoup plus d'être atteints par les balles amies que par les balles ennemies. Aussi avons-nous dû nous coucher parmi les tireurs du premier rang afin de n'être pas tué par derrière. Sur la hauteur en face, à 300 ou 400 mètres, une ligne de fumée blanche masque imparfaitement de forts groupes d'ennemis tirant à grande vitesse.

La fumée de la poudre est si épaisse à la lisière du bois qu'elle nous suffoque littéralement.

"A 350 mètres !" crient-nous à l'oreille de notre voisin de droite, et l'indication est répétée de proche en proche.

Puisieurs fois nous commandons "Cessez le feu !", mais sans le moindre résultat.

Dans un tel moment le cœur bat la chymale et il faut un grand effort de volonté pour conserver son sang-froid. Saisissant un fusil et des cartouches qui traînent à portée de la main, nous nous astreignons à tirer comme à la cible, et cet exercice devient pour nous, en quelques minutes, un calmant très efficace.

Ensuite on est capable de bien observer. Des changements se sont produits depuis l'ouverture de notre feu.

Les ennemis — des Bavaurois — ne tiennent plus aussi vite ; ils se sont pelotonnés sous les pommiers qui surmontent la hauteur occupée par eux. De notre côté, le feu est moins dé-ordonné qu'au début. Enfin, nous commençons à respirer, et ceci n'est pas à figurer.

Au moment où le tir était le plus violent, deux petits fuis admirables attirèrent notre attention.

Tout d'abord il s'agit de notre vieux sergent Vedel, lequel s'approche de nous en rampant.

Le sang qui jaillit de sa bouche l'empêche d'articuler un son, mais

comme il nous a vu tirer il nous apporte les cartouches qui lui restent, et ne songe qu'à ensuite à faire panser sa blessure.

Ensuite, c'est notre voisin de gauche, un ancien zouave à deux chevrons, ordonnance du capitaine, que nous observons tirant avec un calme parfait. A un moment nous le voyons enlever sa culasse mobile, la démonter et chercher dans sa trousses une aiguille neuve.

— Prends donc un autre fusil ! lui criions-nous.

— Non, mon lieutenant ; je garde le mien.

Et sous un feu violent cet homme remonte sa culasse mobile, puis il se remet à tirer, sans se départir un seul instant de son courage tranquille.

La tierce que l'on a décrite aurait depuis une demi-heure environ, avec tendance à s'aggraver, lorsque des clameurs violentes dominant le bruit de la fusillade se firent entendre sur notre gauche ; on hurlait :

— Ne tirez plus ! ce sont nos chasseurs !

Au lieu des chasseurs, c'étaient les zouaves de la division Ducrot qui débouchaient dans le flanc de nos adversaires immédiats et les mettaient en déroute.

Le feu cessa de notre côté, et comme l'ennemi avait disparu, les 1re et 2e compagnies du 1er bataillon du 48e remontèrent sur le plateau, où elles furent rassemblées, devenant ainsi disponibles pour d'autres luttes.

A partir de ce moment les soldats sous nos ordres firent preuve d'une bravoure froide et obéirent aux moindres indications de leurs chefs, parce qu'ils avaient reçu le baptême du feu ; mais combien avait été fautive notre marche d'approche sous bois, en file indienne, alors qu'il fallait arriver tout déployés sur la lisière !

Nous étions tous des ignorants, mais non des paresseux, tandis qu'à l'époque actuelle un jeune officier ne peut être ignorant que par paresse.

GENERAL BONNAL.

Le mariage du grand-duc Nicolas est sanctionné par le Tsar.

St-Petersbourg, 15 mai — La princesse Anastasie de Monténégro, dont le mariage avec le grand-duc Nicolas Nicolavitch a été célébré le 12 mai dernier, à Yalta, vient d'être créée grande-duchesse par édit impérial. Dans cet édit l'empereur Nicolas annonce qu'il sanctionne l'union du grand-duc, union que l'église orthodoxe avait refusé de reconnaître jusqu'ici, la grande-duchesse étant divorcée de son premier mari.

La crise viticole en France.

Paris, 15 mai — Le ministre des finances a télégraphié ce matin aux percepteurs des divers arrondissements du Midi leur demandant d'envoyer un rapport complet de la situation dans les districts viticoles.

Le ministre a pris cette mesure à la suite de la démonstration des viticulteurs de Béziers qui, dans une assemblée tenue dimanche dernier, ont déclaré qu'ils se refusaient à payer plus longtemps les impôts si le gouvernement ne prenait pas des mesures énergiques pour mettre un terme à la fabrication artificielle des vins qui cause un tort considérable à la culture.

Les maires de Narbonne, Béziers et autres villes du Midi ont annoncé qu'ils étaient prêts à donner leur démission si la Chambre ne faisait pas droit aux demandes des viticulteurs.

La hausse des blés en Allemagne.

Berlin, 15 mai — Les principaux marchands de céréales d'Allemagne sont très surpris et inquiets de la hausse subite du cours des blés.

Les rapports parvenus ces jours derniers des principaux pays producteurs de blé, Hongrie, Roumanie, Russie font prévoir une mauvaise récolte.

Réception offerte au général Kuroki.

New York, 15 mai — Les compatriotes du général Kuroki ont terminé leurs préparatifs pour la réception qu'ils feront au général japonais pendant son séjour à New York.

Le général est arrivé par train spécial de Jamestown à New York, avec son état-major et un officier de haut rang de l'armée des Etats-Unis qui lui sert d'escorte.

Les deux croiseurs japonais, le Taikuba et le Chitosa sont arrivés aussi de Hampton Roads dans la journée.

Un dîner et une réception offerts au général Kuroki chez Sherry, par 23 de ses compatriotes, faisaient partie du programme de la journée. Ce dîner était restreint à l'hôte d'honneur, au vice-amiral Ijima, à trente officiers des cuirassés et à l'état-major du général Kuroki, mais plus de mille invitations avaient été faites pour la réception qui a suivi le dîner.

Le général Kuroki visitera West Point demain.

Volé ramené à Paris.

New York, 15 mai — Sidney Smith, bien répandu dans la société de New York, et membre de nombreux cercles, s'est embarqué hier pour l'Europe sur le "Kaiser Wilhelm II", avec George Collins, alias Bevington, un déserteur de l'armée anglaise, qui de son propre aveu est un voleur.

M. Smith paye toutes les dépenses et n'a pas cherché à faire mystère du but de son voyage.

Collins, ou Bevington, est le valet de Morrison Ware, et en mars dernier il s'approprié dans les appartements de M. Smith, à l'hôtel Ritz, à Paris, de l'argent et de bijoux d'une valeur de 15,000 dollars.

Il fit des aveux après son arrestation et déclara que 10,000 des valeurs dérobées se trouvaient dans une boîte en métal sous un lit dans une chambre d'une certaine maison à Paris. M. Quister part avec Collins pour lui donner la chance de prouver son assertion.

Il ne servirait à rien au valet de mentir parce que les autorités françaises l'attendront de toute façon au Havre, et il a offert lui-même d'aller en France sous la garde de celui qu'il a volé, sans attendre les papiers d'extradition.

Nouvelles de Madrid.

Madrid, 15 mai — La reine Victoria et le nouveau-né, le prince Alphonse, sont tous deux en bonne santé. Les préparatifs se poursuivent pour le baptême de l'héritier présomptif, qui aura lieu samedi.

Le Conseil de l'Empire rejette un projet de loi voté par la Douma.

St-Petersbourg, 15 mai — Le Conseil de l'Empire ou Chambre Haute du Parlement a rejeté aujourd'hui le projet de loi voté le 30 avril par la Douma, abolissant les cours martiales de campagne.

Une Jolie Laitière
Croit Peruna une Merveilleuse Médecine



MISS ANNIE HENDREN.

Mlle Annie Hendren, Rocky Mountain, Wash., écrit :

"Je me sens mieux que je ne me suis sentie depuis plus de quatre ans. J'ai pris plusieurs bouteilles de Peruna et une de Manalin.

"Je puis faire maintenant tout mon travail dans la maison, traire les vaches, prendre soin du lait, et ainsi de suite. Je crois que Peruna est une merveilleuse médecine.

"Je crois que je serais au lit aujourd'hui si je ne vous avais pas écrit pour vous consulter. J'avais pris toutes sortes de médecines, mais aucune ne m'avait fait de bien.

"Peruna a fait de moi une fille heureuse et en bonne santé. Je ne puis jamais dire trop de bien de Peruna.

Non seulement les femmes de qualité et de loisir louangent Peruna, mais les femmes industrielles qui gagnent honnêtement leur vie par le travail ne voudraient pas se passer du remède du Dr. Hartman, célèbre dans le monde entier.

Le Docteur l'a prescrit pour des milliers de femmes chaque année et il ne manque jamais de recevoir une multitude de lettres comme la précédente, le remerciant de ses conseils, et surtout du bien merveilleux qu'a fait Peruna.

JAPALAC
"WEARS LIKE IRON."
THE ORIGINAL STAIN AND VARNISH COMBINED
Echantillons Gratuits
Tant qu'il y en aura nous donnerons à n'importe quel homme qui visitera notre magasin un échantillon suffisant pour donner du fini à une chaise ou une table.
CAMPBELL GLASS & PAINT CO.
338-340 RUE CAMP.
9 mai - 1m

MES CONFESIONS.

Je venais d'être relevé du jury où j'avais siégé pendant trois mois à la Cour des Etats-Unis, quand on me présenta une autre Notice de Jury m'appelant à servir encore. J'aime beaucoup les chevaux et j'en ai quelques-uns que j'ai élevés et que je conduis actuellement. J'avais une petite jument qui détestait sortir de l'écurie, et le garçon d'écurie m'appela au téléphone et me disait : "La petite jument ne veut pas sortir aujourd'hui ; vous aurez à conduire Tom", et Tom était conduit. La petite jument me joua ce tour pendant des années. Et maintenant il semble que j'aie à servir encore et toujours ! Et à la ville ; et bien que je sois sûr que les Juges indignes ne me feront grâce, je ne veux pas être exploité comme le vieux Tom. Il est vrai qu'en siégeant comme juré je suis devenu un avocat, mais je m'enfonce que le Juge n'ait pas dit aux avocats et au jury à l'ouverture de la Cour : L'objet d'un jugement n'est pas de condamner ou d'acquiescer, mais de reconnaître la vérité au moyen de témoignages légaux et conformes à la loi. Celui qui lit le procès Thaw arrive à la conclusion que la loi est la persécution — c'est à dire la Loi Criminelle. Si Thaw est sain d'esprit il doit avoir souffert de tortures. Il me paraît quelquefois que l'Avocat de District doit croire que sa mission est de faire souffrir les peines de l'enfer sur la terre à quelqu'un ou à chacun. Nombre de personnes pourraient maintenant douter que Jerome ait l'esprit sain. Quand le procès sera terminé je suppose que Thaw lui fera la réponse que la jeune fille a faite à son amoureux :

"Demandez à Papa, dit-elle.

Le jeune homme savait que Papa était mort.

Et savait quel avait été son genre de vie :

En sorte qu'il la comprit quand elle dit :

"Allez demander à Papa."

Les mots ci-dessus sont gravés dans ma mémoire parce que le jeune homme avait annulé la commande de ses meubles et m'a fait comprendre que je pouvais en faire autant.

W. G. TEBALD (l'Auteur).
217-223 RUE ROYALE, Nlle-Orléans, La.
16 (sa - 1 an

Whitney Central National Bank

U. S. DEPOSITORY.

CAPITAL ET SURPLUS, \$3,475,000.

CHARLES GODCHAUX, Président.
J. R. Ferguson, Caissier.
Pearl Wright, Vice-Président.
E. H. Keop, Assistant Caissier.
Chas. M. Whitney, Vice-Président.
M. Fyk, Assistant Caissier.
Sol Weizer, Vice-Président.
Chas. F. Baisley.
John E. Souden, Jr., Vice-Président.
Frank B. Williams, Vice-Président.
(Gérant du Département de Change.)

Attention Courtoise et Facilités Libérales Accordées. Une Spécialité d'Affaires pour les Dames et Petits Dépôts.

VOUTES DE SURETÉ DE DEPOTS A LOUER.

Change Etranger Acheté et Vendu.

Lettres de Crédit pour les Voyageurs Issues pour Toutes les Parties du Monde.

10 mars - 6m - dim jeu


SATISFAIT

est tout le monde qui achète leurs buggies, "Surreys" et leurs harnais avec nous.

Ecrivez-nous pour un Catalogue.

Vous ne trouverez que le meilleur chez nous.

JOS. SCHWARTZ CO., Ltd.
821-835 RUE PERDIDO.
3 (év - 6m - dim jeu



AU SUJET DE CERTIFICATS DE PIANOS.

Il nous est donné d'entendre que la Nouvelle-Orléans et le territoire environnant ont été submergés de certificats de pianos de montants divers, et nous en possédons nous-mêmes un portant un nombre au-dessus de 3000.

La L. GRUNEWALD CO., LTD., ne refuse jamais la concurrence et consent par ceci à accepter tous les certificats de pianos sur pianos ou instruments jouant du piano, quel que soit le magasin de pianos par lequel ces certificats ont été émis. Cela signifie pratiquement une réduction dans les prix pendant 30 jours. Profitez de la qualité GRUNEWALD ; ayez un meilleur piano avec la même réduction.

L. GRUNEWALD CO., LTD.,
735 RUE DU CANAL.